

Frédéric Colin est directeur de l'Institut d'égyptologie et conservateur de la collection égyptienne de l'université de Strasbourg. Il est, entre autres, connu pour son approche transdisciplinaire et plurilingue dans l'étude des inscriptions et papyrus grecs et égyptiens, qui permet de mieux comprendre l'interculturalité gréco-égyptienne. En 2018 et 2019, il emploie une technologie de numérisation en 3D pour documenter avec une minutie inédite une tombe intacte, regroupant cinq sarcophages de dames qui



vécurent au XVI^e siècle avant notre ère dans l'entourage de la cour, à Thèbes.

Il accède, pour la période 2022-2024, à la Chaire Marc Bloch de sciences humaines et sociales à l'Institut d'études avancées de l'université de Strasbourg (USIAS).

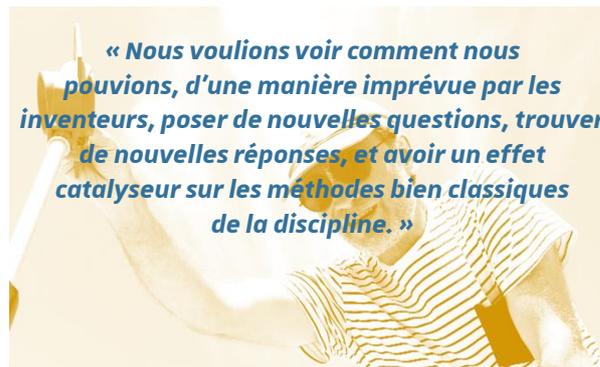
Depuis plus de vingt-cinq ans, Frédéric Colin étudie l'histoire ancienne du bassin méditerranéen, et tout particulièrement celle de la Grèce et de l'Égypte. Son intérêt pour la science s'éveille durant sa jeunesse, lorsque son père chimiste l'emmène dans des musées, notamment au Palais de la découverte à Paris. Il passe par l'école Decroly, en Belgique, qui emploie une pédagogie nouvelle et alternative visant à dissoudre les frontières disciplinaires – une approche qui l'imprègnera pour le reste de sa carrière. Vers la fin de sa scolarité, sa professeure de grec, alors en pleine thèse, propose à ses élèves un supplément de langue égyptienne. Dans ce contexte, une visite muséale le met pour la première fois au contact des hiéroglyphes. « *Comprendre que ces petits dessins figuratifs formaient des phrases, avec une syntaxe et un vocabulaire, pouvant être lues comme n'importe quelle phrase d'une langue moderne, ça m'a vraiment épaté* », se souvient-il.

À l'université libre de Bruxelles, il mène en parallèle des études d'histoire ancienne (Grèce et Rome) ainsi que de philologie et d'histoire orientales (égyptien, akkadien). En 1996, devenu membre étranger de l'Institut français d'archéologie orientale au Caire (Égypte), il lance son premier projet dans l'oasis de Bahariya où, seul et immergé parmi les habitants du désert, il apprend l'arabe. « *Une compétence nécessaire pour bien communiquer avec une équipe mixte comprenant des techniciens de fouille locaux, précise-t-il, alors que beaucoup de chercheurs se*

contentent de l'anglais. » D'ordinaire, les équipes de terrain reposent sur un contremaître servant d'intermédiaire entre le chef de chantier et les techniciens, mais Frédéric Colin prône un dialogue intellectuel direct par lequel sont échangés les savoir-faire et techniques, car il est dans une logique d'apprentissage permanent. Il aborde cette expérience, qui convoque des compétences culturelles et sociales sur le plan scientifique, comme une véritable aventure humaine, une « *exploration de nos propres humanités.* »

Une grande partie de son travail consiste en l'analyse et l'édition de la documentation grecque et démotique – l'écriture cursive utilisée en Égypte à partir du VII^{ème} siècle avant notre ère. Il s'appuie pour cela sur la papyrologie, l'étude des sources textuelles sur papyrus. Alors que la plupart des papyrologues sont soit hellénistes, soit démotisants, Frédéric Colin se démarque par son approche plurilingue, fondamentalement transdisciplinaire, nécessaire pour comprendre l'interculturalité, entre les colons grecs et macédoniens d'une part, et la population égyptienne. « *Beaucoup d'Égyptiens étaient bilingues afin de pouvoir travailler dans leurs administrations, comme nous devons tous plus ou moins parler anglais de nos jours, note-t-il.* »

Contraint en 2015 d'abandonner ses fouilles dans le désert à cause de plusieurs attaques sanglantes, il se consacre deux années durant à l'étude de la photogrammétrie, qui permet de numériser en trois dimensions des objets ou des contextes – à savoir l'ensemble des informations associées à un site et à ses vestiges. En 2018, fort de ce nouveau savoir-faire, il se rend dans l'Assasif, petite vallée située dans la nécropole de Thèbes, près de Louxor. Il arrive sur le terrain avec le projet d'établir un laboratoire expérimental de prise en main de cette innovation. « *La nouveauté de notre démarche, explique-t-il, était de s'emparer de cette technologie nouvelle, développée par des ingénieurs opticiens et des informaticiens, afin d'en repousser les limites.* »



« Nous voulions voir comment nous pouvions, d'une manière imprévue par les inventeurs, poser de nouvelles questions, trouver de nouvelles réponses, et avoir un effet catalyseur sur les méthodes bien classiques de la discipline. »



Mais l'Assasif est un terrain fouillé depuis l'expédition de Napoléon Bonaparte, il y a deux siècles, qui a suscité un grand intérêt économique et engendré au XIX^e et au début du XX^e siècle une culture de la fouille privée. Pendant longtemps, ce gisement archéologique extraordinaire, avec ses contextes et ses stratigraphies¹, a été rongé par des archéologues financés, notamment, par des aristocrates coloniaux, dans le but premier de remplir de beaux objets les étagères de musées et de collectionneurs. « Cette pratique s'est soldée par la destruction d'une quantité phénoménale d'informations historiques sur la période la plus florissante de l'histoire égyptienne », déplore Frédéric Colin. L'égyptologue cherche alors une véritable « réserve » qui aurait échappé au massacre et porte son dévolu sur une zone qui comprend la plus grande tombe de l'Égypte ancienne. L'objectif est alors très technique : il veut établir les phases d'occupation du site et utiliser la photogrammétrie pour les documenter. Mais, un matin, après seulement quinze jours de nettoyage superficiel, il découvre qu'un chien errant appartenant à une meute locale a creusé, pendant la nuit, un terrier près de sa zone d'étude. Ce faisant, et à la grande surprise du chercheur, l'animal a dégagé le bas d'une stèle hiéroglyphique. Des fouilles plus avancées près de la stèle révèlent deux sarcophages intacts, puis trois autres lors d'une campagne suivante, en 2021.

« C'est une conjonction extraordinaire de méthodologie et de hasard absolu, comme c'est souvent le cas en science. »

Une course contre la montre s'engage aussitôt, mais Frédéric Colin est équipé et, avec son unique collègue sur le terrain – Cassandra Hartenstein, assistante de recherche –, il peut documenter cette fouille d'une façon inédite. Il modélise le contexte stratigraphique état par état – avant, pendant et après la découverte et l'extraction des artefacts. Puis chaque sarcophage est ouvert, et le démontage des objets qu'il contient est numérisé à chaque étape. Une telle documentation d'un assemblage égyptien, en temps réel au moment de la fouille, n'avait jamais été réalisée auparavant. Comme les égyptologues travaillent à partir de données très anciennes, datant pour la plupart de la première moitié du XX^e siècle,

¹ Étude de la superposition des différentes couches du sol, ou strates, afin d'établir la succession des phases d'occupation humaine d'un site.

Frédéric Colin se réjouit du potentiel de ce nouveau gisement archéologique, qui apporte un renouvellement de l'information archéologique. Selon lui, la part la plus importante de son travail, plus que de trouver des artefacts ou de reconstituer leur histoire, réside dans « l'enregistrement de la scène de crime », c'est-à-dire la modélisation d'un site en l'état de sa découverte. « L'interprétation et l'analyse se périmeront toujours plus vite que les données primaires sur lesquelles elles se fondent, précise-t-il. »

Pour la période 2022-2024, Frédéric Colin est le premier titulaire de la Chaire Marc Bloch de sciences humaines et sociales de l'USIAS, nommée en l'honneur de cet historien médiéviste français qui fut professeur à l'université de Strasbourg. Il compte profiter de cette position pour transformer l'essai et pérenniser son approche, notamment en publiant ses études sur cette étonnante découverte. Il aspire aussi à léguer à de jeunes chercheurs ce qu'il a appris, dans la même logique de transmission et d'acquisition qui l'a animé tout au long de sa carrière.

« Cette chaire va me conférer du temps et de la liberté, explique-t-il, et me permettre d'aller plus loin. »

Il s'implique également dans la médiation de son travail auprès d'un public plus large, une tâche qui, selon lui, fait partie intégrante du métier d'archéologue. « Nous interagissons par définition avec la société, remarque-t-il. Nous devons expliquer la raison de nos fouilles aux populations et aux élus locaux, et montrer combien notre travail est utile au patrimoine et à la mémoire, que ce soit à l'échelle d'un village ou d'une nation entière. »

Propos recueillis par William Rowe-Pirra, journaliste scientifique

